

« Le Petit Cirque de Barbarie »

Dominick Parenteau-Lebeuf

Number 75, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28040ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Parenteau-Lebeuf, D. (1995). Review of [« Le Petit Cirque de Barbarie »]. *Jeu*, (75), 153–156.

douzaines de chaussures sur le plateau. On comprend bien l'image voulue par cet amoncellement de souliers (et qu'avait exploitée Robert Lepage dans *la Trilogie des dragons*) : comme dans les camps de concentration, c'est tout ce qui reste des êtres humains après le cataclysme. Mais l'accouplement de l'image en était ici difficile. Sans compter que des projecteurs motorisés, ajustables en hauteur à distance, menaient aussi au-dessus du public un train du diable qui distrairait fâcheusement du jeu. Par ailleurs, la mise en scène réduisait radicalement l'espace du jeu de Monique et Mariam, confinées à un ensemble assez exigu de plates-formes surélevées, reliées par des passerelles. J'ai trouvé cet environnement, d'un modernisme froid, plutôt discutable.

En somme, cette première production, après une série de répétitions publiques du projet scénique l'an dernier (et auparavant, une lecture organisée par le Centre des auteurs dramatiques), n'a heureusement pas épuisé le texte d'Abla Farhoud. Malgré certaines faiblesses de la production, *Jeux de patience* demeure riche d'autres possibilités théâtrales.

Michel Vaïs

« Le Petit Cirque de Barbarie »

Texte et mise en scène de Claude Paiement. Scénographie et accessoires : Jean-François Landry ; costumes : Caroline Poirier ; éclairages : Jacques Larue ; maquillage : Paule-Josée Meunier. Avec Normand Carrière (le Vieux, le Deuxième Soldat), Lysane Gendron (la Jeune Fille, l'Infirmière), Pierre Mailloux (le Contrôleur, le Général), Sylvain Marcel (Junior, le Premier Soldat), Charles Préfontaine (Von Bistourk) et Luc Roy (l'Officier, Lastiken). Production du Théâtre Harpagon, présentée à l'Espace la Veillée du 6 au 29 avril 1995.

C'est la guerre

Des spectateurs, une arène, des faisceaux lumineux apparaissant et disparaissant au son d'une musique de cirque. Puis, c'est le noir. Puis, c'est la guerre. Entrent deux soldats d'aspect clownesque. Égarés, angoissés, seuls, oubliés, livrés à l'absurdité de leur destin, ils cherchent leur trou, leur tranchee ; quête tragique, numéro ultime des bouffons qui s'accrochent alors que le chapiteau est depuis longtemps déserté. *Le Petit Cirque de Barbarie* est commencé.

Première saynète. C'est la guerre. Le pays est paralysé. Les chemins de fer aussi. À « la Gare », trois voyageurs sont forcés d'attendre ensemble l'arrivée du train et du lendemain. Il y a la Jeune Fille, l'Officier et le Vieux, incarnation de la malice. Avec acharnement, l'étrange vieillard s'attaque au silence et aux âmes tourmentées de ses compagnons d'infortune. Avec des articles de journaux sen-

sationnalistes, des remarques provocatrices, des questions indiscretes et le poker, il les manipule, contamine leur atmosphere et met en jeu leur equilibre precarie. Un jeu vicieux qu'il menera jusqu'au bout, aux confins de l'absurdite et de la raison.

Deuxieme saynete. C'est la guerre. Mais les armees sont a sec. Des obus aux cadavres, en passant par les vieux, les tables et les chaises, tous les projectiles ont ete utilises. Le conflit, en toute logique, doit donc prendre fin. En fauteuil roulant, souffrant d'un trouble d'elocution grave, Von Bistourk vient exiger « la Reddition » du General. Toutefois, ce dernier refuse de s'avouer vaincu, preferant repousser l'inevitable en argumentant et en allongeant la sauce philosophique... jusqu'a la derniere grenade.

Troisieme saynete. C'est la guerre. Apres avoir ouvert et entrecoupe le spectacle, les deux soldats sont de retour. Semblant de bonheur : ils croient avoir trouve leur trou. Mais qu'ont-ils vraiment trouve ? « Pantomimant » leur joie et leur etat de soldats, ils executent une chorégraphie suave sur une musique legere et rythmee. A la fin de leur danse, ils se retrouvent tout de meme pris dans les rets de l'absurdite. La responsabilite et la grande lucidite de l'un reussissent a peine a calmer les interrogations et les angoisses de l'autre, etre simplet et maladroit. Croyant desesperement a un autre denouement, ils reprennent leur numero. Finale : meme constat. Il n'y aura pas de retour en arriere. Le ciel craque sous la pluie d'obus : ils mourront. Le ciel craque sur la fin de leur spectacle : les bouffons ne s'en tireront pas. Tragiquement, ils craquent les

bâtonnets au bout de souffle sur le petit paquet, et, lorsque la lumière disparaît complètement, ils s'éteignent comme s'éteint « la Dernière Allumette ».

Le Petit Cirque de Barbarie se termine comme ça... et laisse totalement baba. On est au-delà du bon ou du mauvais, au-delà du « j'aime » ou du « j'aime pas ». M'est avis qu'on est quelque part dans une zone où un sentiment ineffable et persistant indique infailliblement que notre intelligence, notre sensibilité et notre humanité ont été fortement interpellées. Parce qu'elle est violente et sauvage, la guerre provoque, place dans des situations-chocs, force à réagir spontanément, à se positionner rapidement, à se questionner en état d'urgence. Puisqu'elle fait ressortir toutes les forces contradictoires à l'état brut chez l'être humain, la guerre est donc un bon prétexte au théâtre. En nous invitant à être

Sur la photo :
Charles Préfontaine,
Lysane Gendron et
Pierre Mailloux.
Photo : Michel Eid.





Sur la photo :
Normand Carrière
et Sylvain Marcel.
Photo : Michel Eid.

témoins de quelques scènes de vie en Barbarie, le Théâtre Harpagon renouvelle la façon d'exploiter ce ressort dramatique connu et explore, avec vitalité et originalité, l'absurdité du constat final de la guerre pour elle-même et comme métaphore de la vie.

Bien que la guerre agisse comme déclencheur majeur, la force théâtrale vive de ce spectacle réside, d'abord et avant tout, dans l'écriture de Claude Paiement. Captivants, engageants, « cuisinants », ses situations et ses personnages nous entraînent dans les méandres déroutants de la condition humaine. Qui est ce vieillard malicieux et pervers qui transforme cette gare tranquille en champ de bataille, en cour de justice, en délire, en mauvais rêve ? le Malin ? Qui est ce général dégénéré qui cache une grenade dans sa culotte de pyjama

et qui fait une envolée poétique sur le massacre fantasmatique de ses ennemis ? la personnification de la montée de la droite ? Qui sont ces guignols pathétiques déguisés en soldats qui se battent avec acharnement jusqu'à la fin ? des acteurs de théâtre ne voulant pas que le spectacle s'achève et les tue ? nous, devant notre mort ? Les interprétations sont innombrables. Dans l'écriture de Paiement, les mots, les actions et les personnages se croisent et s'entrechoquent. L'écriture est tridimensionnelle, l'écriture se place sur tous les fronts, l'écriture est en x , y et z , bref, l'écriture est éminemment théâtrale. Ce qui donne un petit bijou métaphorique comme, « la Dernière Allumette », ou une perle d'action en parallèle telle la finale de « la Reddition » : « Ce n'est pas moi qui ai commencé », dit Von Bistourk au Général. « Qui a commencé ? » demande alors le Général à son fils Junior, exigeant de la chair de sa chair une réponse à sa question existentielle. Pour répondre à son père à qui il veut plaire par-dessus tout, Junior remonte alors l'Histoire jusqu'à la création, jusqu'à la source de tout, tournant autour de la piste comme les réponses tournent dans sa tête. Pendant ce temps, le Général continue de discuter la présence d'une ultime grenade dans la culotte de pyjama de Von Bistourk, et quand, à la fin, il se retrouve avec la grenade dégoupillée à la main, prête à exploser et à en finir avec toute forme d'argumentation, Junior arrive avec la réponse à « qui a commencé ? » : le Big Bang. *Noir*.

L'écriture de Claude Paiement est animée d'un souffle d'auteur. Ce souffle, l'âme de l'écriture, apparaît à la fin d'une réplique, au détour d'un silence, dans un mot laissé en suspens, sous la forme d'une émotion, d'une pensée, d'une

image. C'est presque imperceptible, il faut y être attentif, mais c'est ce qui rend la représentation d'autant plus savoureuse, tout l'art du théâtre résidant dans ce souffle, dans cette respiration que l'auteur donne à l'acteur, qui le transmet ensuite au public.

Les acteurs se donnent à cette entreprise théâtrale avec tout l'abandon des fervents. Leur plaisir est évident et contagieux, dans l'absurdité comique des scènes comme dans leur dureté. Mais si leurs interprétations sont toutes justes et personnelles, il en est une qui se démarque des autres : celle de Normand Carrière, impressionnant dans les rôles du Vieux et du soldat simplet. Il nuance et habite de façon brillante et fine des personnages complexes et radicalement opposés. Il plonge dans ces antres d'inconfort, de la laideur de l'attentat psychologique au pathétisme sympathique du simple d'esprit, avec une ardeur fascinante et un plaisir troublant. Dans un travail d'une telle minutie, il ne peut y avoir eu qu'une connivence profonde avec le metteur en scène, Claude Paiement.

C'est d'ailleurs essentiellement sur la direction d'acteurs que Claude Paiement semble avoir axé son travail. Le texte est théâtralement très riche, mais les points de vue qu'apporte l'écriture au jeu des acteurs ne sont pas transcendés par la mise en scène. Les images écrites semblent parfois plaquées dans l'espace. C'est presque tangible dans la saynète de la gare où, à quelques reprises, les acteurs semblent décontenancés dans l'aire de jeu. Comme si après avoir exploré les possibilités physiques que suggérait le texte, le metteur en scène n'avait pas su déployer les mots en images. Il manque

donc peut-être à ce spectacle une lecture, une vision extérieure au texte. Peut-être qu'un autre « faiseur d'images » se serait attardé davantage sur la métaphore du cirque, la transformant en une image générale moins éculée ou l'exploitant au-delà de la classique arène. Peut-être aussi que cet hypothétique metteur en scène — dont le regard sur le texte n'aurait pas été celui du géniteur — aurait exploré autrement et plus diversement les possibilités spatiales qu'offraient les situations dramatiques, et les aurait fait « parler » davantage. Par ailleurs, Claude Paiement pourrait, s'il était attentif à l'aspect spectaculaire, régler des problèmes d'écriture tels longueur et répétition : dans « la Dernière Allumette », cinq à sept minutes auraient eu intérêt à être retranchées pour que cette saynète soit plus efficace dramatiquement, surprenant autant par l'intelligence et la finesse de son contenu que par son économie de mots.

Ceci dit, il est loin d'être désolant de voir des acteurs bien dirigés et un texte placé à l'avant-plan au détriment, pour une fois, du spectaculaire souvent exagéré de la mise en scène contemporaine. Par volonté artistique, par manque de moyens, ou par un amalgame des deux, cette jeune compagnie est retournée aux sources du théâtre, à son côté artisanal, bricolé, et à l'exploitation de son fragile facteur humain, faisant de son *Petit Cirque de Barbarie* un miroir sans artifice qui offre une grande qualité de réflexion.

Dominick Parenteau-Lebeuf